

Gilbert RIST 2008, *The History of Development. From Western Origins to Global Faith*, 3e éd., Londres, Zed Books, 288 p.

Deniz Akagül

Volume 41, Number 1, 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/039625ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/039625ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (print)

1703-7891 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Akagül, D. (2010). Review of [Gilbert RIST 2008, *The History of Development. From Western Origins to Global Faith*, 3e éd., Londres, Zed Books, 288 p.] *Études internationales*, 41(1), 109–111. <https://doi.org/10.7202/039625ar>

analysée en profondeur. En particulier, il est question du besoin de mettre fin aux distorsions commerciales qui nuisent à l'environnement, de clarifier et d'améliorer les règles de l'OMC en matière de subventions aux pêcheries et de réussir à aborder les problèmes environnementaux globaux par consensus. Une grande part de la réflexion porte sur l'agriculture et les défis complexes que ce secteur pose à l'OMC et aux différents membres. Il en va de même pour les normes en matière de travail.

Ce livre offre donc une réflexion de haut niveau qui intéressera les praticiens et les analystes du commerce mondial. Bien entendu, il ne s'agit pas d'un ouvrage académique traditionnel. Nous pouvons déplorer que le propos ne s'inscrive pas davantage dans la littérature spécialisée sur l'OMC et l'économie politique internationale. Toutefois, il faut reconnaître que là n'était pas le but de l'exercice. En revanche, les lecteurs trouveront matière à réflexion dans cet ouvrage qui alimentera certainement les débats sur ce champ de politique complexe pour les années à venir.

Jean-François FORTIN

*Conseil de recherches en sciences humaines  
du Canada (CRSH), Ottawa*

#### *DÉVELOPPEMENT ET COOPÉRATION INTERNATIONALE*

##### **The History of Development. From Western Origins to Global Faith**

*Gilbert RIST, 2008, 3<sup>e</sup> éd., Londres,  
Zed Books, 288 p.*

La troisième édition revue et augmentée de cet ouvrage, paru pour la première fois en français dans les éditions de Sciences Po en 1996, s'inscrit dans

le cadre d'une longue série de critiques radicales du concept de « développement » de Gilbert Rist, depuis *Il était une fois le développement* qu'il avait publié en 1986 avec Fabrizio Sabelli. L'auteur est connu par son approche anthropologique de la modernité qui fait apparaître la société occidentale comme étant aussi traditionnelle et exotique que les autres. Pluridisciplinaire, cet ouvrage s'adresse à un large public : aux sociologues, aux politologues, aux économistes, aux anthropologues et bien entendu à ceux qui s'intéressent à la problématique du « développement » en général.

Le lecteur y trouvera une vision d'ensemble sur l'idée de « développement » sous ses multiples facettes dans une perspective historique ; depuis ses origines dans le monde occidental jusqu'aux nouvelles préoccupations que sont la protection de l'environnement et la mondialisation, en passant par les différentes étapes du système international, comme la suprématie américaine ou le triomphe supposé du tiers-mondisme. L'auteur fait le point sur les théories et les stratégies qui ont selon lui prétendu, depuis la fin des années 1940, transformer le monde en mettant un terme à la misère et à la famine. Cette troisième édition revue et augmentée comporte deux nouveaux chapitres sur les controverses actuelles entre ceux qui veulent débarrasser le « développement » de ses dérives capitalistes et ceux qui estiment que c'est la décroissance qui ouvre la voie à l'après-développement.

Sur le registre des relations internationales, l'ouvrage décrit comment le concept de « développement » fit son apparition avec le discours du 20 janvier 1949 du président Truman qui allait infléchir la politique internationale de la seconde moitié du 20<sup>e</sup> siècle. À travers

le concept de « sous-développement », le point 4 scindait en « développés » et « sous-développés » le camp occidental qui s'opposait au bloc soviétique. Ce nouveau découpage servait les intérêts américains, tout en affaiblissant le modèle colonial européen. Toutefois, la séduction exercée par la noblesse de ses objectifs a permis de dégager un consensus autour de leur réalisation et de mobiliser ainsi les forces de bonne volonté.

Figurant parmi les croyances centrales de la société occidentale, le « développement » a servi selon l'auteur à légitimer de nombreuses politiques économiques et sociales, au Nord comme au Sud, pour faire croire à l'avènement de la prospérité pour tous. Plus récemment, avec la mondialisation qui a pris le relais, l'action semble se limiter à la seule lutte contre la pauvreté. En dépit d'une volonté nourrie de bonnes intentions, force est de constater cependant que les perspectives de « développement » furent sans cesse ajournées. Malgré une production de plus en plus croissante, les inégalités entre les plus riches et les plus pauvres n'ont cessé de se creuser. Enfin, on s'est aperçu que la poursuite des politiques productivistes découlant de l'idéologie développementaliste mettait sérieusement en danger les écosystèmes. Sur ce point précis, l'analyse de Gilbert Rist permet d'observer que la notion de développement durable, dérivée de celle de préservation de l'environnement, n'engendre pas de modifications profondes en intégrant l'environnement comme une dimension supplémentaire aux politiques de développement. Car c'est bien un modèle de développement prédateur mettant en avant la croissance industrielle qui porte atteinte à l'environnement. En ce sens, la « durabilité » du développement ne fait que maintenir

une vision erronée. Finalement, les différentes observations témoignent du fait que tout a été remis en question sauf le concept lui-même. Gilbert Rist se demande alors, si le « développement » a largement échoué, comment il se fait qu'il demeure encore au centre des débats passionnés. C'est parce qu'il repose selon lui sur une croyance profondément ancrée dans l'imaginaire occidental et que le besoin de croire est plus fort que les doutes que l'on peut avoir sur le contenu de cette croyance.

L'auteur soutient dans un style convaincant que malgré les bonnes intentions le « développement », qui n'a été qu'une illusion collective, a en réalité abouti à l'élargissement des relations marchandes dans le cadre du marché. En écartant toute forme de présupposé, il saisit certaines caractéristiques à partir des pratiques économiques et sociales. Bien que contradictoires en apparence, ces pratiques sont destinées à assurer une production croissante de biens et de services marchands, quitte à transformer et à détruire l'environnement naturel et les rapports sociaux pour maintenir la domination d'un groupe social. Le « développement » devient alors une réalité virtuelle destinée à donner un sens aux pratiques économiques et sociales.

Cet ouvrage très riche en analyses critiques nous livre plusieurs idées originales exposées de façon limpide et conduit à réfléchir aux solutions alternatives. En effet, bien que les critiques formulées à l'encontre du « développement » soient pertinentes et que l'idée que celui-ci mène à une impasse paraisse fondée, les solutions alternatives restent en chantier. Chantier qui présente d'autant plus d'intérêt que rien ne prouve pour l'instant que les autres solutions

soient meilleures ou moins mauvaises que le « développement ».

Deniz AKAGÜL

*Faculté des sciences économiques et sociales  
Université de Lille 1, France*

*ÉTUDES STRATÉGIQUES  
ET SÉCURITÉ*

**The Tradition of Non-Use  
of Nuclear Weapons**

*T.V. PAUL, 2009, Stanford, Stanford  
University Press, 336 p.*

Chez toute personne s'intéressant aux questions nucléaires, un constat empirique des plus frappants suscite l'interrogation : comment expliquer que, depuis Hiroshima et Nagasaki, aucun État n'ait eu recours à l'arme nucléaire ? C'est la question fondamentale qui sous-tend ce dernier ouvrage de T.V. Paul. Pour l'auteur, la réponse est à chercher principalement dans l'interdiction inhérente à la tradition de non-utilisation des armes nucléaires. Il est important de le noter, T.V. Paul préfère parler de *tradition de non-utilisation* que de *tabou* et il s'en explique dans son introduction. La naissance et la persistance, depuis plus de soixante ans, de cette tradition s'expliqueraient par des préoccupations liées à l'image et à la réputation associées à des considérations normatives. Par cette thèse, Paul entend se distancer des réflexions antérieures sur le sujet selon lesquelles les raisons expliquant le non-recours aux armes nucléaires sont à rechercher dans des considérations soit rationalistes/matérialistes, soit normatives/idéationnelles.

Adoptant une approche éclectique, T.V. Paul tient compte, d'une part, de considérations matérielles : les armes nucléaires, qualitativement différentes

des armes classiques, sont uniques par leur capacité destructive, et leur utilisation entraîne de multiples conséquences car, une fois introduites dans le combat, elles ne peuvent être ni contenues ni restreintes, tout comme elles ne peuvent être confinées ni limitées. L'auteur tient compte, d'autre part, de considérations non matérielles découlant des premières : les décideurs sont préoccupés par les coûts en matière de réputation et d'image qu'impliquerait l'utilisation éventuelle des armes nucléaires. C'est en utilisant ce modèle qu'il va confronter son argument principal à la réalité par l'étude des cinq puissances nucléaires *de jure* (les États-Unis, la Russie, le Royaume-Uni, la France et la Chine) et les trois *de facto* (Israël, l'Inde et le Pakistan; la Corée du Nord en étant exclue). Si chacun des pays analysés a eu un rapport historique particulier à la tradition, tous se sont néanmoins abstenus – même si la tentation d'y avoir recours n'a pas souvent manqué – de faire usage de leurs armes nucléaires contre les États qui n'en disposaient pas.

C'est donc, semble-t-il, à cause de cette tradition, en tout cas en partie, que même les États disposant de la technologie nécessaire pour fabriquer leurs propres bombes ont décidé de ne pas se lancer dans une aventure nucléaire militaire, préférant adhérer au Traité de non-prolifération (TNP), confiants que les États dotés d'armes nucléaires (EDAN) ne pourraient pas les attaquer avec leurs armes si leurs intérêts vitaux n'étaient pas menacés. C'est aussi ce sentiment qui a conforté certains États non dotés d'armes nucléaires (ENDAN) dans le déclenchement de quelques conflits, quasi persuadés qu'ils ne pourraient faire l'objet de représailles nucléaires. En même temps, les ENDAN n'ont jamais